VI

RAVENNE HÉRITIÈRE DE SPINA

Photographie aérienne et topographique historique

(A propos de Pline l'Ancien, *N. H.*, III, xv sq.).

PAR R. CHEVALLIER

Assistant à la Sorbonne

Chargé de conférences à l'École des Hautes-Études (6e section)

Sommaire. — *La topographie historique, appuyée sur l'étude des photographies aériennes, permet d'une part de reconstituer l'histoire géologique récente du delta du Pô, d'autre part de mieux comprendre la protohistoire et l'histoire de Spina, dont Ravenne a probablement recueilli l'héritage.*

Le passage de Pline concernant les bouches du Pô est un des plus difficiles qui soient, malgré sa précision, en raison de la densité du style, mais surtout de la complexité d'un paysage changeant, fait noté par les Anciens eux-mêmes. Depuis Polybe qui, à la fin du IIe siècle avant notre ère, ayant une connaissance directe des lieux, distinguait deux embouchures principales, il semble, d'après la description de Pline, que ces dernières aient proliféré. A en croire la toponymie médiévale, le Pô est passé partout : on a utilisé pour des lits récents d'affluents des lits abandonnés par le grand fleuve. Le tassement des terrains de la basse plaine et peut-être un élèvement général des eaux de la Méditerranée ont encore compliqué les choses, faisant que le rivage d'époque étrusque se trouve aujourd'hui à l'intérieur des terres bien qu'au-dessous du niveau de la mer.

C'est ici que la topographie historique, aidée maintenant par la photographie aérienne, vient au secours de l'historien. Les recherches scientifiques sur le delta du Pô remontent à E. Lombardini[1], qui avait indiqué la ligne du rivage étrusque, la structure en flèche des diverses bouches à l'époque romaine et au moyen âge,

1. *Studi idrologici e storici sopra il grande estuario adriatico, i fiumi che vi confluiscono e principalmente gli ultimi tronchi del Po..., Giornale dell' ingegnere civile*, XVI, 1868 ; cf. *Mem. R. Ist. Lombardo, Cl. Sc. Mat.*, 1869, et *Boll. R. Soc. Geogr. Ital.*, 3, 1869, p. 187.

et avait montré qu'il était possible de reconstruire l'allure du paysage antique par une exégèse des micro-reliefs, c'est-à-dire grâce à des courbes de niveau très serrées. Ces recherches ont été précisées par O. Marinelli, M. Baratta et sont maintenant reprises par L. Gambi et N. Alfieri[1]. En voici les résultats d'ensemble (fig. 1).

Les alluvions du Pô ne pouvant être suffisamment éloignées des embouchures, car l'Adriatique a des courants trop peu importants, il se forme des cordons côtiers et des lagunes, et les fleuves divaguent dans la dernière partie de leur cours suralluvionné. On est passé d'un delta digité endolagunaire pré- et protohistorique avec une ligne de plage rectiligne marquée par une série de dunes descendant en bandes parallèles du Nord au Sud depuis Venise jusqu'à Ravenne, ligne baptisée justement par Lombardini « lido étrusque », à un delta présentant des pointes. La courbe 4 donne l'allure des langues de terre émergées dans la lagune à l'époque préromaine. Ces flèches tendent à avancer vers l'Est en direction des bouches connues par Pline. Mais ce delta digité n'est pas en contact direct avec l'Adriatique, dont le sépare un lido sableux rectiligne dans lequel les bras du Pô ont ouvert des brèches ; il s'est ensuite formé une deuxième série de cordons dunaires à l'époque romaine, puis une troisième au moyen âge. Dans la lagune située en arrière n'étaient émergés que les cordons plus anciens Nord-Sud et les talus fluviaux des bras du Pô, orientés Ouest-Est[2]. C'est en ces points, ou plutôt le long de ces lignes,

1. O. Marinelli, *Considerazioni sui delta dei fiumi italiani, Recueil... Jovan Cvijic*, Belgrade, 1924 ; *Le curiose vicende del delta del Po, Le vie d'Italia*, 30, 1924, p. 353. Cf. *Atlante dei tipi geografici* (Florence, 1922, pl. 38-39) et *Curiosità geografiche*, Milan, 1927, p. 155. — M. Baratta, *Spina, La Geografia*, 22, 1925, p. 45 ; *Ravenna Felix, Ibid.*, 1930 (31), p. 5 ; *Topografia antica di Ravenna e del suo territorio, Felix Ravenna*, 37 (1931), p. 33-37 ; *Le valli di Ambrogio, Contributo allo studio dell' antico delta padano, L'Universo*, 12, 1931, p. 57 ; *Il sito di Spina, Athenaeum*, 20, 1932, p. 217. — L. Gambi, *L'insediamento umano della regione della bonifica romagnola, Memorie Geogr. Antrop.*, 3, 1949, p. 218 ; *Che cosa era la Padusa, Faenza*, 1950 ; N. Alfieri, M. Ortolani, *Contributo alle ricerche sull'antico delta padano, Atti XV Congr. Geogr. ital.*, Turin, 1951, p. 855 ; N. Alfieri, *Il museo archeologico di Ferrara* (avec Arias), Ferrare, 1955 ; les mêmes (avec Hirmer), *Spina*, Florence et Munich, 1958 ; id., *Spina*, Florence, 1961 ; Alfieri in *Cisalpina*, 1959, p. 90.

2. Ces bandes de terrain exhaussé se forment le long de cours d'eau actifs, de sorte qu'une fois le fleuve disparu, il en reste une trace pour ainsi dire fossilisée. On notera que lorsque les limites de communes modernes présentent en plaine des irrégularités apparemment irrationnelles qui s'identifient à un petit fossé ou à un chemin creux, il s'agit bien souvent du lit ancien d'un fleuve. La toponymie donne ici des indications intéressantes : ainsi le terme de *rotta* qui indique l'endroit où une crue a rompu le cordon fluvial est fréquent en Émilie. Et ce sont bien souvent des routes qui ont conservé le souvenir des écoulements

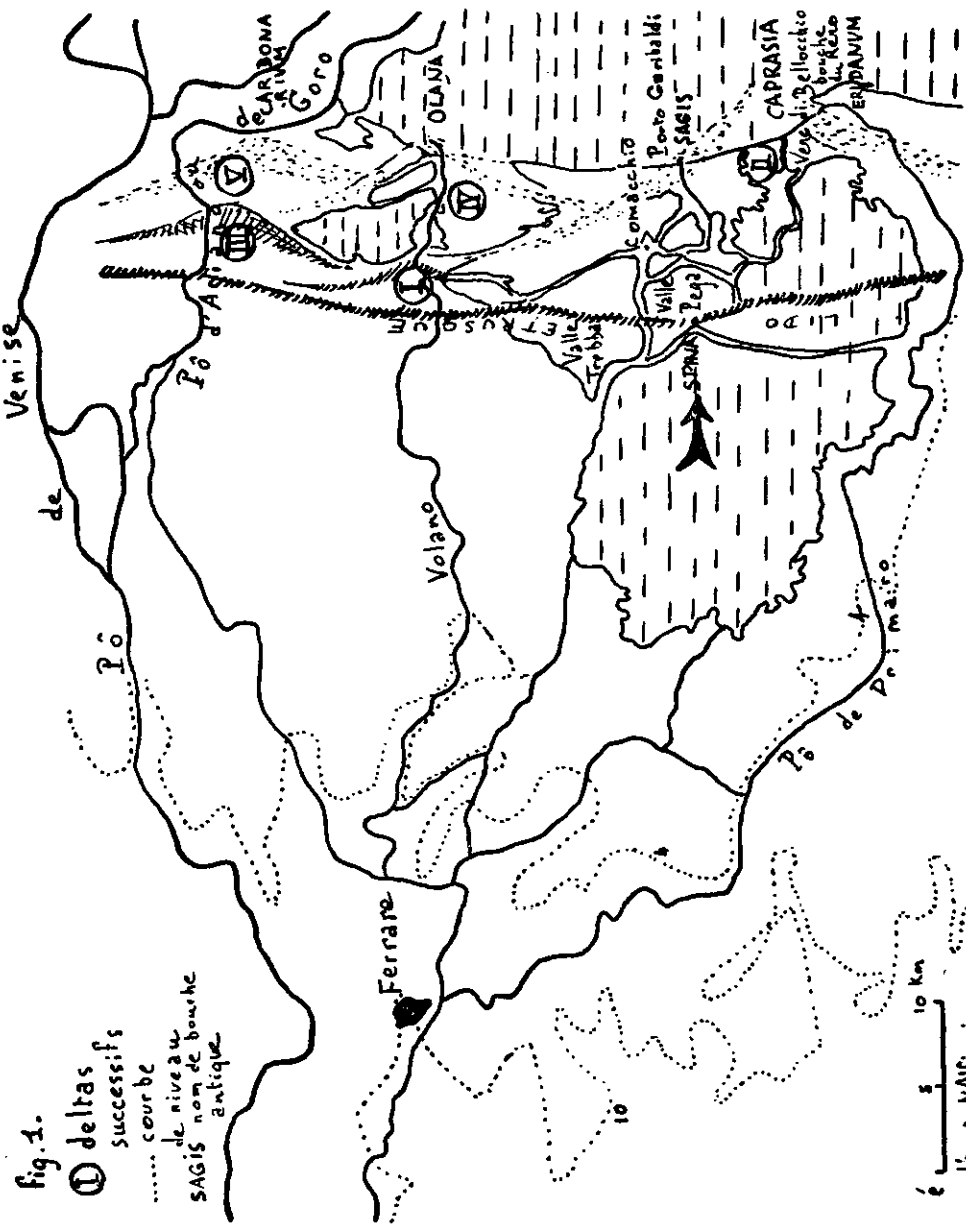


fig. 1.
① deltas successifs
..... courbe de niveau
SAGIS nom de bouche antique

seules émergées jadis, que se situent les voies et les vestiges archéologiques : préromains sur les talus fluviaux aux pointes du delta endolagunaire en patte d'oie, le long de l'isoipse 4, romains sur les cordons dunaires jusqu'à la courbe de niveau actuelle un mètre. Ainsi, alors que le Pô préhistorique a pu avoir un estuaire, il a construit successivement dans la plaine de Ferrare un delta droit, puis un delta avec des avancées correspondant aux diverses embouchures. Le cordon étrusque sur lequel passe la via Popilia de 132 avant J.-C., voie dont le tracé curviligne montre qu'elle a suivi une piste ancienne, est à un kilomètre en arrière à l'Ouest du cordon romain qui porte la via Romea. Le premier coupe les valli de Comacchio. Entre les deux s'étendaient une série de lagunes utilisées pour la navigation à l'abri des bourrasques de l'Adriatique. Il suffisait d'entailler les cordons fluviaux ou dunaires pour permettre aux embarcations de passer d'un lagon à l'autre, pour maintenir en activité toutes les branches du Pô de façon à répartir le plus largement possible la masse des eaux et à éviter, comme l'écrit Vitruve à propos de Ravenne (*De Archit.* I, 9), les eaux stagnantes insalubres. A en croire Pline, auraient été réalisés ainsi dès l'époque étrusque de vastes plans hydrauliques visant à séparer le Pô en plusieurs branches et à les réunir, comme les lagunes, par des canaux transversaux — ainsi s'explique l'expression plinienne : *per transversum* (III, XVI, 120). Cette notice n'est pas pour nous étonner. On connaît l'habileté des ingénieurs étrusques dans le Latium et en Campanie. Peut-être bénéficiaient-ils de l'expérience locale des terramare. On ne confondra pas d'ailleurs ces canaux étrusques qui avaient pour but de faciliter la navigation intérieure avec les canaux de la bonification romaine, appuyés sur la centuriation qui, par le drainage et l'irrigation du bassin moyen des fleuves, intéressaient plutôt l'exploitation agricole, par exemple le grand canal creusé par M. Aemilius Scaurus en 115 av. J.-C., d'après Strabon (V, 217, 27). La navigation endolagunaire est donc attestée depuis les Étrusques jusqu'aux Itinéraires et à l'époque byzantine où Procope (*B. G.* IV, 26) décrit la route suivie par Narsete pour rejoindre Ravenne depuis Aquilée, en passant par le voyage de Catulle qui, retour de

disparus, ne serait-ce que parce que les canaux ont toujours été bordés de cheminements : la *fossa Augusta* survit ainsi probablement sous la forme de la Via del Canalazzo.

Bithynie, put naviguer sur un navire de haute mer d'Ancône au lac de Garde (Poème 4, 24). Les voies lagunaire et fluviale se relayaient : Polybe (II, 16, 10) écrivait déjà que du port d'Olana on vogue sur le Pô pendant 1.000 stades jusqu'à l'embouchure du Tessin, cependant que la navigation intérieure émilienne est attestée pour une ville comme Bologne jusqu'au début de ce siècle [1].

On sait que les Romains ont toujours préféré les bassins à l'intérieur des terres aux môles jetés en mer : c'est ce qui explique l'organisation des ports de Ravenne, révélée récemment par photographie aérienne.

Mais avant Ravenne, il y eut Spina, Spina découverte déjà grâce à la vue d'avion. Bien connu est le merveilleux pouvoir révélateur de cette dernière. Disons seulement qu'en l'absence de tout relief, même des micro-reliefs dont il a été question plus haut, la couverture aérienne révèle, par des marbrures plus sombres correspondant à une humidité plus grande du sous-sol, les lits comblés de fleuves ou de canaux disparus. C'est ainsi que fut retrouvée Spina.

La découverte de cette dernière ville, il y a quatre ans, a fait sensation. Elle est née, comme souvent, d'une rencontre : celle d'un historien, le professeur N. Alfieri, directeur du Musée archéologique de Ferrare, et d'un technicien, l'ingénieur Valvassori de Ravenne [2]. La fouille de la très riche nécropole gréco-étrusque de valle Trebba rendait irritant le problème de la mystérieuse Spina que l'on s'obstina longtemps à chercher à l'extrémité Sud de l'ancien delta du Pô d'après le texte de Pline l'Ancien (*N. H.*, III, 120). De patientes investigations, reposant sur l'analyse des conditions de possibilité ou plutôt des positions obligées pour l'installation d'un habitat, c'est-à-dire sur une étude de topographie historique et sur l'étymologie des toponymes qui gardent le souvenir de

1. Il est intéressant de constater que des possibilités comparables de navigation lagunaire existaient jadis sur notre côte du Languedoc : à l'occasion du 86e Congrès des Sociétés savantes qui s'est tenu à Montpellier en 1961, l'Institut géographique national, à partir des données modernes du nivellement général, des cartes au 1 : 20.000, des photographies aériennes et des documents d'archives, a reconstitué la topographie antique de la côte, de l'Agly au Rhône. De l'Agly à l'étang de Mauguio, un certain nombre de positions jalonnent le rivage antique de la mer et des étangs aux environs de la cote 2,5, ce qui suppose l'existence d'une nappe lacustre à l'abri des cordons dunaires, utilisée pour la navigation et l'installation de ports, comme le grand complexe des ports de Narbonne. Cf. M. Guy, *Les ports antiques de Narbonne*, *Revue d'études ligures*, XXI, 1955, 3-4, p. 213.

2. Cf. N. Alfieri, V. Valvassori, *La scoperta dell'abitato di Spina*, *Inedita*, n° 2-3, 1957.

l'ancien cours du fleuve, avaient déjà orienté la recherche du professeur Alfieri. De son côté, l'ingénieur Valvassori avait étudié la réalisation d'un appareil de prise de vues capable de fournir des diapositives de grand format, dont le temps de pose serait calculé automatiquement et dont les couleurs, destinées à faire ressortir les différences de tonalité dues à la présence de ruines enfouies, seraient exaltées jusqu'à l'apparition de dominantes forcées, mais révélatrices (cela grâce à des filtres appropriés ou à un traitement spécial au laboratoire). Des expériences répétées ont été conduites avec des éclairages variés, à divers moments de l'année, notamment après des pluies.

La vue d'ensemble de la zone montra les avancées successives de la mer sous forme de cordons littoraux (des lignes courbes blanc-gris : de sable marin), seuls peuplés parce qu'émergés, le tracé de l'ancien cours du Pô et des *insulae* grossièrement géométriques et orientées, bordées de canaux plus sombres parce que couverts d'herbe plus haute, mais non visibles au sol et ignorés par les fossés très réguliers de l'actuelle bonification qui se sont superposés à eux sans en tenir compte.

Le port-canal, large d'une vingtaine de mètres, se greffe en biais sur le *Padus vetus* et traverse la levée dite Argine dei Borgazzi. Il a deux prises d'eau et, à l'endroit précis où se situe un coude à 90 degrés qui le ramène vers l'Ouest, deux toponymes, *Motta* et *Punta della Girata*, conservent étrangement le souvenir de ce changement d'allure. Ce canal artificiel coupe alors directement tous les cordons dunaires, Spina elle-même se trouvant à un croisement de cordon marin et de cordon fluvial. Le Paviero ou Padiverio (*Padus vetus*), l'ancien Pô, comme le prouve l'existence d'une *Santa Maria in Pado vetere* construite selon Agnellus à l'emplacement d'un temple païen, se détachait lui-même vers le Sud sur la droite du cours ancien du *Sagis*, à la hauteur des nécropoles de Spina qui s'alignent sur quelques cordons dunaires secondaires.

La nature même des lieux habitables commandait un synœcisme dans l'espace et un échelonnement dans le temps. Le nom de Spina n'est pas étrusque, c'est un hydronyme préromain. La Spina historique a pu succéder à une bourgade vénète ou ombrienne comme le veut la tradition littéraire. Pline, dans le passage qui a longtemps égaré la recherche, — notons d'ailleurs que le texte dit seulement : *juxta* — fait allusion à une branche spinétique du Pô coïncidant

avec le Primaro : est-ce une pré-Spina, une Spina tardive ou une simple station routière homonyme qui est à l'origine de cette appellation? Les nécropoles de Spina étant à 15 kilomètres au Nord de l'*Ostium Spineticum* de Pline, s'il n'y a pas d'erreur, on peut donc penser que le nom a appartenu à plusieurs branches selon les époques, à moins qu'il ne s'agisse d'une indication concernant l'itinéraire le plus habituel aux marins qui, arrivant alors du Sud, empruntaient la bouche la plus méridionale du Pô pour atteindre Spina en remontant vers le Nord.

Mais la mer s'éloignait. Au VII^e^ siècle av. J.-C., Spina était sur la plage, à la limite de la lagune, là où la dune marine est interrompue par une embouchure. Ses habitants ont dû se rendre compte du recul de la mer libre, ce qui les a poussés à creuser le port — canal artificiel. Un texte du Pseudo-Scylax du IV^e^ siècle av. J.-C. (I, 17) mentionne une cité fluviale grecque en territoire étrusque, probablement Spina, qui se trouve à 20 stades (3 km. 5) de l'Adriatique. A l'époque de Strabon (V, 1, 7, 214), elle en est distante de 90 stades, soit 15 kilomètres[1] et il n'existe plus qu'un village, κωμίον, mais à en croire ce témoignage, la tradition locale restait vivante au I^er^ siècle de notre ère[2]. Cette Spina tardive serait-elle à rechercher près de Comacchio dont le nom, venu peut-être de τὰ κωμακία, « les petits villages », pourrait conserver le souvenir du synœcisme originel? On poursuit parallèlement vers l'Ouest la pré-Spina, que la trouvaille récente d'une stèle villanovienne fait supposer.

Nous pouvons désormais revenir au texte, préparés par la topographie à mieux comprendre l'histoire et même la légende.

Sur le rôle historique et la puissance de Spina, aucun doute désormais : la richesse de la ville (Pline emploie les mots de *praevalens, thesauris*), richesse attestée par ses tombes et reposant sur des échanges fructueux entre les minerais, l'ambre, les fourrures, les esclaves, peut-être quelques produits de l'élevage (chevaux vénètes) et de l'agriculture d'une part, le sel, la céramique, les produits de l'artisanat, bronzes et céramiques, le vin et l'huile d'autre part, ne suffit pas à expliquer sa présence à Delphes (*N. H.* III,

1. 10 kilomètres aujourd'hui, car maintenant la plage recule à cause du tassement des terrains.

2. Des bourgs et des villas d'époque romaine ont d'ailleurs été retrouvés grâce à la photographie aérienne.

120 ; Strab., V, 1, 7, peut-être d'après Artémidore). Spina fut sans doute admise à l'amphictyonie en reconnaissance des services rendus au commerce grec : le trafic d'objets de valeur (vases, métaux) nécessitait la sécurité des communications de l'Adriatique. La richesse de Spina implique cette sécurité, acquise par la collaboration gréco-étrusque contre la piraterie des corsaires liburnes.

Pline cependant nous renvoie à une protohistoire de Spina, en la disant fondée par Diomède. En quel sens interpréter cette mention? On sait l'intérêt des anciens pour les κτίσεις, les légendes sur la fondation des colonies et les migrations par mer n'étant à leurs yeux qu'un moyen de se rattacher à une tradition plus authentique. L'épicentre de la légende de Diomède se situe dans le Nord de l'Apulie, mais se retrouve sur tout le pourtour de l'Adriatique. J. Bérard [1] a suggéré que la diffusion du culte héroïque de Diomède dans différentes zones de la Méditerranée orientale et de l'Adriatique s'expliquerait comme le fruit d'un syncrétisme avec quelque divinité locale (ombrienne ou vénète), en connexion avec le commerce paléo-grec. Mais pour mieux comprendre la brève notice de Pline, il faut la rapprocher de ce qu'il dit lui-même de l'origine de Ravenne et de ce que d'autres auteurs nous apprennent de Spina :

Le logographe Hellanicos de Lesbos (chez Dion. Hal., *Ant. Rom.*, I, 28 = frag. 4 Jacoby) conte que les Pélasges, fuyant de la Pélasgiotide devant des invasions, se réfugient d'abord en Épire près du sanctuaire de Zeus à Dodone. Une famine les oblige à abandonner la région, tandis qu'un oracle leur ordonne de naviguer vers Saturnia, c'est-à-dire l'Italie. Le vent du Sud les pousse vers la bouche spinétique du Pô. Ils y laissent une garnison avec les moins valides ; on construit un mur autour du camp et l'on fonde une ville du même nom, tandis que le reste de la troupe passe en Toscane.

Les Grecs se sont-ils contentés, comme pourraient le croire des esprits sceptiques, de projeter dans un passé mythique les liens historiques entre la Grèce et Spina, ou cette dernière n'a-t-elle pas

1. *La colonisation de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'antiquité*, 2e éd., Paris, 1957, index. Cf. L. Pareti, *La tradizione antica su Spina, Studi Romani*, V, 1957, p. 125 ; S. Ferri, *Considerazioni di archeologia protostorica sulla laguna dei sette Mari (Spina), Studi class. e Orient.*, VI, 1957, p. 214 ; et le volume collectif : *Spina e l'Etruria padana*, Supp. aux *Studi Etruschi*, XXV, Florence, 1959.

plutôt été prise dans un des grands mouvements de la protohistoire méditerranéenne, la diaspora des Étrusco-pélasges? On sait que l'arrivée des Pélasges correspond à la première phase de la précolonisation grecque, celle de l'exploration. Quand on n'a plus senti les Pélasges comme des Grecs, on les a identifiés avec les Tyrrhènes et précisément les zones pélasgiques de l'Italie antique se superposent aux régions étrusques les plus ouvertes à la grécité : l'Étrurie du Sud avec Caere, l'Étrurie padane avec Spina. Voilà pourquoi Étienne de Byzance (sous la rubrique Ἀδρία) appelle Spina « cité des Tyrrhènes » tout en rapportant lui aussi la légende d'une fondation par Diomède. Il semble en conclusion qu'il faille voir dans ces textes une variante de la thèse de l'origine transmarine des Étrusques et, en tout cas, on retiendra l'importance de cette escale du Pô comme des mouvements de peuples étruscoïdes ou prégrecs au début de l'âge du fer.

Mais il est un autre filon de la légende : Diodore de Sicile (XIV, 13, 1-3) et Justin écrivent que les premiers habitants de Spina furent des Thessaliens, ce que Strabon dit de Ravenne : cela peut signifier qu'il s'agit d'un peuple parent des Pélasges, sinon identique à eux : Dodone, d'où sont venus ces derniers d'après la première veine, est en Épire, aux confins de la Thessalie. Mais Justin ajoute (XX, I, II), d'après les *Hist. Phil.* de Trogue-Pompée, que cette fondation survint en territoire ombrien, et l'on a pu interpréter Spina comme un mot ombrien signifiant : « colonne »[1]. Voilà qui nous reporte au premier âge du fer, avant l'arrivée des Étrusques. Si les Sabins de Ravenne, les Ombriens de Butrium et de Spina ont pu être assimilés aux Villanoviens, on penche aujourd'hui vers une solution différente : M. Pallottino[2] a tenté de montrer qu'une vague de population venant d'Italie centrale s'est étendue vers le Nord parallèlement à l'invasion étrusque.

Sans nous engager ici sur le terrain encore mouvant de la protohistoire italienne, disons que les Ombriens représentent pour les Italiques ce que sont les Pélasges pour les Grecs, c'est-à-dire la conscience d'une origine préhistorique, concrétisée autour d'un homme ou d'un peuple : les mythiques Pélasges symbolisent les

1. Autres sens proposés : canal, en rapport avec l'hydronyme Satis/Sagis/Sapis ; ou : endroit couvert de buissons, cf. Pline, *N. H.*, XIV, 4 (2), 12 : vigne spinéenne. Le toponyme semble conservé par l'actuel Argine dello Spino entre Valle Ponti et Valle Trebba.

2. *Le origini storiche dei popoli italici*, *Relaz. X Congr. Sc. Stor.*, 1955, p. 1-60.

premiers contacts entre l'Occident et d'anciennes populations helléniques.

Pour l'époque historique, on discute aujourd'hui sur le caractère étrusque ou grec de Spina[1] : Strabon l'appelle ville grecque, de même que le Pseudo-Scylax dans le passage cité plus haut où le nom de Spina est restitué, mais ces sources sont grecques ou transmises par des Grecs et peuvent sembler suspectes. Peut-être est-ce la présence d'une colonie grecque dans la ville étrusque qui a fait naître chez les historiens grecs qu'ont reproduits nos sources latines l'idée d'une colonie de leur race. Mais on sait l'intérêt des Grecs pour l'Adriatique : on voit chez Aristote (*De Mir. Ausc.*) des navigateurs de Pylos venir chercher de l'ambre aux bouches du Pô, et chez Hérodote (I, 163) les premiers Hellènes découvrir la vallée du Pô ; l'on connaît aussi le voyage légendaire de Jason[2] et l'on peut voir une preuve de la grécité de Spina dans l'intérêt durable que lui portent les auteurs grecs (ou dérivés d'auteurs grecs), d'Hellanicos à Étienne de Byzance.

Du moins est-ce la présence des Étrusques dans l'arrière-pays qui a attiré les Grecs à Spina ou les a conduits à intensifier leurs relations avec ce port, le plus proche de la métropole padane de Felsina : c'est ce que prouvent les trouvailles de céramique, qui offrent dans les deux villes des œuvres des mêmes ateliers. Jusqu'à l'occupation étrusque, l'Hinterland avait connu une existence autonome et Adria a probablement précédé Spina : l'archéologie montre que les premières importations de produits grecs ne sont guère antérieures à 600 av. J.-C., 510 à Spina, qui contrôle le marché de 480 à 400, parallèlement à l'acmè d'Athènes.

En réalité les trouvailles de Spina et d'abord les graffiti démontrent le caractère mêlé de la population. A partir d'un noyau de fondation probablement grec a dû se développer un établissement mixte où se coudoyaient Grecs, Étrusques, mais aussi Vénètes et Picentins[3], bénéficiant des franchises d'un port international qui dominait le trafic vers le Pô. L'archéologie, qui a confirmé la date traditionnelle de la floraison de Spina et de sa des-

1. Cf. P. E. Arias, article à paraître in *Arte Antica e Moderna*.

2. Sur la diffusion et le commerce de la céramique attique en Italie du Nord, cf. G. Bermond Montanari, *Cisalpina*, 1959, p. 293.

3. Cf. la découverte à Spina de deux situles tronconiques vénètes des dernières décades du v[e] siècle et, pour les rapports avec le Picénum, certains bijoux et vases.

truction du fait de l'invasion gauloise (d'après Dion. Hal. I, 18), montre cependant qu'elle a survécu d'une vie diminuée aux IVe et IIIe siècles, peut-être grâce aux salines, et comme Mantoue à l'abri de ses marécages.

C'est dans cette conjoncture qu'il faut situer le plan syracusain dans le Haut-Adriatique, plan dirigé contre Athènes, visant à l'unification des pays grecs d'Occident, qui a pu vouloir profiter de la crise de la puissance étrusque et gagner directement le marché gaulois en exploitant la survie de Spina. Peut-être est-ce ainsi qu'il faut interpréter l'existence de la *fossa Philistina* mentionnée par Pline (III, XVI, 121) ; Denys aurait alors repris et développé les travaux des hydrauliciens étrusques. Cette vague de colonisation syracusaine, d'après un article d'A. Gitti (*M. A. L.*, s. VIII, IV, 4, 252), remonte à 388. La présence d'éléments messéniens dans les colonies de Denys, signalée par Pausanias (IV, 26, 7), aurait pu donner naissance à l'appellation conservée par Pline du *Messanicus*. On avait parlé d'un exil de Philistos, conseiller de Denys, dans cette région ; A. Gitti pense plutôt qu'il en fut gouverneur, si tant est que ce soit bien lui qui ait dénommé la *fossa Philistina*. Fr. Altheim (*Gesch. d. latein. Sprache*, 1951) voit dans ce toponyme un terme local, illyrien, tandis qu'Alessio penche pour une étymologie étrusque. La question est donc loin d'être tranchée.

Le nom de Ravenne[1] pourrait être d'origine étrusque ; il est en tout cas préindoeuropéen, mais la ville aurait préexisté aux Étrusques. Strabon (V, 1, 7, 214) nous donne quelques détails : les colonisateurs venus à Ravenne se seraient fait mal voir des fondateurs thessaliens (cf. Zos., 5, 27 ; on songe aux Pélasges de Spina) qui les auraient chassés avec l'aide des Ombriens[2] auxquels ils auraient laissé leur cité en regagnant leur patrie d'origine. Il semble qu'à la différence de Spina, Ravenne, dont l'arrière-pays était resté ombrien, n'eut pour les Étrusques que peu d'impor-

1. Pour Ravenne, cf. G. Bovini, *Principale bibliografia su Ravenna antica...*, Ravenne, 1956 ; *Le origini di Ravenna e lo sviluppo della città in età romana*, *Felix Ravenna*, LXX, p. 38, et LXXII, p. 27 ; S. Ferri, *Il problema di Ravenna preromana*, *Corsi di cultura sull'arte ravennate*, II, 1957, p. 89, et G. A. Mansuelli, *La situazione geografica e storica di Ravenna nell' antichità*, *Studi Romagnoli*, I, 1950, p. 257.

2. Non loin de la mer, au Nord de Ravenne, Pline situe une autre ville d'origine ombrienne — et pour les anciens, Sabins équivaut à Ombriens — Butrium, que Strabon donne comme πόλισμα, traduisons : *vicus* de Ravenne, probablement sur la rive droite du bras le plus méridional du Pô. Le toponyme, qui semble italique, se retrouve dans le Βούτρτον de Ptolémée, III, 1, 27 sur la rive gauche du Pô, dans Budrie, Budrionum de divers docu-

tance (malgré la découverte d'un bronze étrusque aujourd'hui au Musée de Leyde, donné comme provenant de Ravenne) ; de plus des indigènes ombriens ont pu s'y réfugier par la suite sous la pression gauloise.

Pline qualifie Ravenne d'*oppidum*. On sait qu'il distingue les *ciuitates* qui ont des *oppida* de celles qui constituent seulement des *populi*, mais il emploie le terme d'*oppidum* pour désigner un centre habité, même sans fortification, une ville, sinon dans le sens juridique, du moins dans le sens démographique, qu'il s'agisse d'un petit pays ou d'une cité ayant une *respublica*[1]. Qu'en était-il de Ravenne à l'époque où Pline écrivait? D'après Cicéron (*Pro Balbo*, 22, 50), le peuple de Ravenne était, en 68 av. J.-C., fédéré ; cela ne nous dit pas s'il eut dès ce moment une organisation municipale ou si cette dernière date seulement de 45 av. J.-C. D'après Strabon, il y eut à Ravenne des colons romains, au moins dans l'arrière-pays. Cependant on a pensé longtemps que la ville, ne disposant que d'un territoire restreint en raison des marais qui l'encerclaient, n'aurait pas eu de gouvernement autonome, mais aurait relevé du préfet de la flotte de Classe dont la *Not. Dign. Occid.* 42, 6 dit qu'il exerçait sa juridiction sur une cité, et l'auteur du *C. I. L.*, XI, p. 6, pense que la ville n'eut pas de magistrats. En réalité la découverte récente d'une inscription de Sarsina[2], datant du début du Ier siècle de notre ère, mentionne dès lors une cité de Classis, confirmant ainsi l'inscription de la mosaïque du bas-empire de Saint-Apollinaire-le-Neuf : *ciu(itas) Classis*. C'est donc *Classis*, l'agglomération de *canabae* toujours associée aux camps, qui aurait relevé du préfet de la flotte, et non Ravenne qui a fort bien pu avoir dès le Ier siècle sa propre organisation municipale.

Le récent Congrès de Ravenne (avril 1961) avait pour thème la recherche sur photographie aérienne du port de Classis. Des résul-

ments d'archives, dans l'actuelle Budrio à l'Est de Bologne, mais d'après les Itinéraires (Tab. Peut.) qui le situent à 6 mille pas au Nord de Ravenne, le Butrium de Pline serait à Palazzola di S. Alberto, S. Alberto elle-même ayant pu succéder à la station d'*Augusta*, non citée par Pline. La photographie aérienne vient de révéler dans ces parages des ruines ensevelies.

1. A la différence de la définition classique : *oppidum magnitudine et moenibus discrepat a uico et castello et pago* (Isid. Sév., *Or.*, XV, 2), cf. la définition des *oppidani* comme des *ciues intramurani* par opposition aux *pagani*, à la *plebs rustica*, distinction qui existe dès la loi agraire de 111 (*C. I. L.*, I, 2^2, p. 585).

2. Cf. G. Susini, *Felix Ravenna*, LXXXI, 1960, p. 100-105 ; LXXXII, 1960, p. 117-123.

tats complémentaires ont été apportés par l'ingénieur V. Valvassori, l'Aerofototeca de Rome et l'Aéronautique militaire, et le colonel G. Schmiedt de l'Institut géographique militaire, cependant que des vérifications étaient faites au sol en utilisant les moyens géophysiques les plus modernes. N'anticipons pas sur la publication des Actes du Congrès [1].

Disons seulement que dès maintenant nous comprenons mieux comment l'héritage de Spina est passé à Ravenne [2], avant d'échoir à Venise. Au rythme de ses déplacements encore mystérieux, le Pô a fait naître et décliner Adria, Spina, Ravenne, Venise ; comme on trouve sur la côte adriatique une cité intralagunaire tous les 25 ou 30 kilomètres : Ravenne, Spina, Adria, Altinum, Concordia, Aquileia, qui constituent comme les *mansiones* d'un itinéraire parallèle à la côte, on peut penser qu'il y eut une pré-Ravenne, celle des origines dont parle Pline, aujourd'hui ensevelie sous les alluvions épaisses de la lagune.

R. CHEVALLIER.

APPENDICE

PHOTOGRAPHIE AÉRIENNE ET CHRONOLOGIE RELATIVE

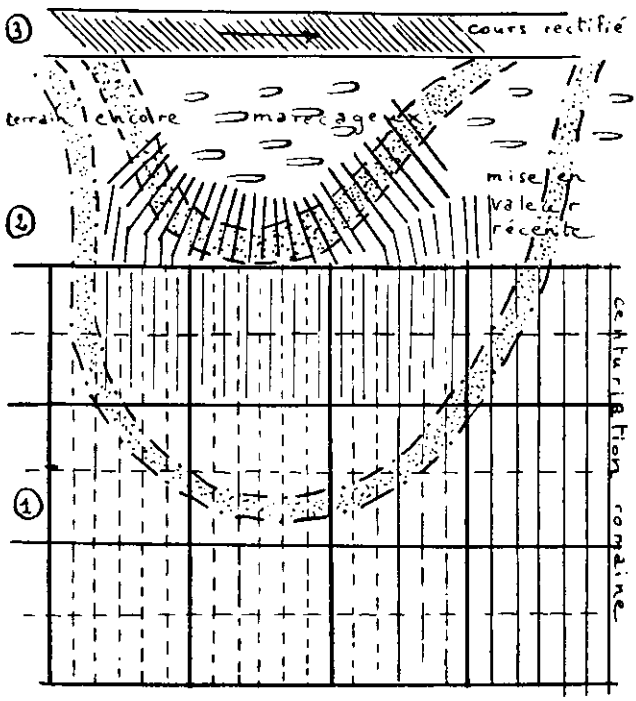
Nous avons montré comment la photographie aérienne permet de retrouver des lits fluviaux disparus. Mais la vue d'avion, objectera-t-on, ne date aucune des traces qu'elle révèle. Dans une région dont le paysage a vu se succéder de tels changements, ne va-t-elle pas au contraire embrouiller les choses, en livrant un inextricable écheveau? Indiquons ici, à partir d'un exemple théorique (fig. 2), extrapolé d'observations concernant la plaine ferraraise, comment le simple raisonnement peut introduire des chronologies relatives par la comparaison des rapports réciproques de plusieurs éléments du paysage. Tout d'abord les marbrures sombres laissées par des écoulements disparus sont plus ou moins nettes suivant leur ancienneté. On tiendra compte aussi de l'orientation des champs. Soit un lit rectifié qui a succédé à deux autres lits visibles sur la photographie aérienne. Le premier, recouvert par les champs orientés suivant le réseau centurié, était déjà colmaté à l'époque romaine, le deuxième au contraire, mis en valeur par des parcelles perpendiculaires

1. J'en donnerai ailleurs une analyse détaillée et compte également revenir sur la question si complexe des bouches du Pô. Cf. spécialement l'article de L. Laurenzi, p. 9-13.

2. Il est frappant de constater que la description d'une Ravenne palafittique par Strabon est illustrée par les fouilles de Spina (et d'Adria).

au méandre, doit correspondre à une bonification du moyen âge. Ce sont précisément les lacunes dans les mailles du cadastre romain qui permettent bien souvent de retrouver l'allure des anciens lits. Naturelle-

fig. 2



ment les indications des Itinéraires sont également précieuses. Il importerait enfin de suivre l'histoire hydraulique à travers le haut moyen âge jusqu'au moment où l'on possède des documents d'archives, par exemple les rapports de visites pastorales qui définissent la situation des paroisses en fonction des limites naturelles ou bien les documents juridiques qui montrent deux villes se querellant au sujet des frontières de leurs territoires respectifs à la suite du déplacement d'un cours d'eau.